

Quand écologie et foi se rencontrent

«Dieu a voulu cette terre pour nous, mais non pour que nous puissions la transformer en sol désertique.»

Pape François, exhortation apostolique *La joie de l'Évangile*, § 215

Le carême, temps de jeûne, de prière et de partage, temps de purification et de conversion est propice à une réflexion sur les enjeux écologiques. Comment mettre un terme aux excès, aux gaspillages, à la destruction de nos ressources naturelles, à la fois pour protéger notre maison commune mais aussi, ceux qui l'habitent avec nous et ceux qui l'habiteront après nous ? En quoi ces enjeux résonnent-ils avec le cheminement personnel et collectif que chacun est amené à faire pendant ces 40 jours ?

Nous vous proposons plusieurs articles qui mettent en lumière le lien entre foi et écologie. Ils nous montrent de quelle façon la pensée de l'Église nous apporte des clefs de discernement et nous aide à transformer nos modes de vie, pour trouver un équilibre harmonieux entre l'humanité et le reste de la Création, en respectant la dignité de chaque être humain.

« Le thème du développement est aussi aujourd’hui fortement lié aux devoirs qu’engendre le rapport de l’homme avec l’environnement naturel. Celui-ci a été donné à tous par Dieu et son usage représente pour nous une responsabilité à l’égard des pauvres, des générations à venir et de l’humanité tout entière. »

Pape Benoît XVI, encyclique *L'Amour dans la vérité*, § 48

L'AMOUR DU PROCHAIN PASSE PAR LE RESPECT DE LA CRÉATION

L'écologie est presque devenue un sujet d'actualité permanente. L'écologie politique ou politicienne, mais aussi la crise écologique : changement climatique, menaces sur la biodiversité, pollution de l'eau ou de l'air... Si nous sommes privés des services que la nature nous rend gratuitement, alors toute notre intelligence technique ne suffira pas à trouver des solutions de remplacement pour satisfaire nos besoins élémentaires : respirer (de l'air non pollué), boire, manger, regarder et contempler la beauté... À vrai dire, les plus riches de nos contemporains trouveront toujours des solutions : ils achèteront l'air pur et l'eau non polluée. Malgré l'explosion des prix des produits agricoles, ils trouveront toujours à se nourrir. Mais qu'en sera-t-il des couches les plus démunies des populations du globe ?



Antoine Sondag,
Directeur du Service
national de la
mission universelle
de l'Église

Pour sept milliards d'habitants, 900 millions de personnes souffrent de malnutrition, un milliard vit dans la misère (selon la Banque mondiale) : les trois-quarts d'entre eux se trouvent en zone rurale. Ces populations rurales dépendent étroitement des services rendus par les écosystèmes pour survivre. Ce sont ces écosystèmes qui se dégradent aujourd'hui, non pas à cause des populations démunies qui en dépendent, mais bien plutôt à cause des populations riches qui dégradent notre planète : émissions de gaz à effet de serre, épuisement des ressources en poissons à cause de la surpêche, dégradation de la qualité de l'eau disponible, raréfaction des terres cultivables utilisées pour d'autres usages (biocarburants, extractions minières), exploitation abusive des forêts...

TOUS SOLIDAIRES... POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE !

Nous vivons une solidarité à l'échelle planétaire : les épidémies, les cyclones et les crises boursières qui se moquent des frontières nationales, nous le rappellent régulièrement. Les habitants des zones intertropicales ont à faire face à la multiplicité et à l'intensification des phénomènes climatiques extrêmes (tornades, inondations...), dont les spécialistes disent qu'ils sont très liés au réchauffement climatique. À nouveau, les spécialistes disent que la plus grande partie de ce réchauffement est à rapporter aux activités humaines, surtout la consommation d'énergie carbonée qui est le fait

des pays industriels, donc ailleurs que dans les zones tropicales. L'Afrique est responsable de moins de 4 % des émissions de gaz à effet de serre dans le monde. Le continent pourrait compter dans les dix ans à venir, quelques dizaines de millions de personnes exposées à des pénuries d'eau causées par le changement climatique.

Les plus pauvres paient les conséquences des péchés des plus riches !

L'AMOUR DU PROCHAIN... QU'ON NE VOIT PAS... QUI N'EST PAS ENCORE NÉ !

En ces temps de carême consacrés à la solidarité internationale, faut-il dire désormais : aime la nature comme on disait jadis : aime ton prochain ! Non. Il faut aimer, protéger et respecter la nature, car cette nature permet aux plus pauvres de nos contemporains de survivre. Ceux-ci vivent de la nature qui leur fournit des services non marchands qu'ils ne pourraient de toute façon pas payer, car c'est l'argent qui leur manque. L'amour du prochain passe par le développement de tout homme et de tous les hommes. Cet amour passe désormais par la protection d'une nature qui permet aux plus pauvres de se développer, ou au moins de ne pas mourir de faim ni de souffrir de déficit aigu en eau ! Cet amour du prochain, en particulier du prochain pas encore né, passe par le respect et le soin de notre planète, de telle manière que les générations futures puissent y vivre.



© Daniel Hébrard

Les experts ont déjà ouvert des pistes de solution : la croissance verte, voie à suivre pour passer de l'économie actuelle à une économie durable. Elle consiste à promouvoir le développement tout en réduisant la pollution et les émissions de gaz à effet de serre, en limitant la production de déchets et le gaspillage des ressources, tout en préservant la biodiversité... Vaste programme. Ce verdissement de l'économie suppose plusieurs impératifs : décarboniser l'économie en réduisant l'usage du carbone contenu dans les énergies fossiles; dés-énergizer le développement économique en accroissant les économies d'énergie et l'efficacité énergétique; promouvoir l'économie circulaire, qui recycle; promouvoir l'économie de fonctionnalité, qui limite la production et optimise l'usage des produits : moins de voiture, des voitures partagées, le covoiturage, la location...

La solidarité internationale en ce temps de carême reste plus que jamais d'actualité. Cette solidarité doit affronter les défis d'aujourd'hui. Parmi ceux-ci, l'un des plus urgents et des plus lourds de conséquence pour notre mode de production et de vie, a pour nom : le développement durable. Le mot, trop utilisé, est usé. Mais il signifie : changer notre modèle de production, de consommation et notre style de vie. Changer les politiques publiques. Et changer notre manière de regarder le monde et notre manière d'y vivre. ●



Témoignage

María Estela Barco, coordinatrice de l'association Développement économique et social des paysans indigènes (DESMI) au Mexique, partenaire du CCFD-Terre Solidaire.

« La Mère Terre est au centre des conflits actuels au Chiapas et au Mexique. Des grandes entreprises transnationales cherchent à s'approprier la terre afin de la surexploiter et de lui arracher les richesses qu'elle garde encore en son sein, au détriment des peuples originaires. Ces pratiques destructrices influencent certains, paysans et indigènes, qui perdent cet amour de la terre que voulaient transmettre leurs ancêtres. Eux aussi considèrent désormais la terre comme une marchandise qu'ils vendent ou qu'ils louent générant ainsi de nombreux conflits au sein même des populations. Ceux qui gardent encore une relation particulière à la Terre, cette vision globale (de la Création), la conçoivent comme Notre Mère, celle qui nous protège et nous donne ce qui nous est nécessaire pour vivre. Ils pré servent ce lien intime avec elle (Ña lum en langue ch'ol). Aujourd'hui, elle nous appelle à grands cris, pour que nous cessions de la détruire. C'est un être vivant qui a aussi des droits, comme nous. Grâce à l'agroécologie, dans les municipalités autonomes du Chiapas, nous travaillons à reconstruire cette relation à la Mère Terre, en optant pour une autre manière de produire ces biens qui nous permettent de vivre. Il s'agit de construire un mode de vie différent, un nouveau lien avec la Mère Terre, qui implique aussi une nouvelle forme de relations entre êtres humains, le lekil kuxlejal (bien-vivre) en langue tseltal. Comment rêver et construire un ciel nouveau, une terre nouvelle ? Notre travail, c'est de former de nouvelles mentalités, de nouvelles consciences. Nous avons besoin de réapprendre et de construire cette relation nouvelle dans laquelle, femmes et hommes, nous vivrons en harmonie avec la Mère Terre, où nous prendrons soin de ce qui nous a été prêté, que nous devons soigner et protéger pour les générations futures. Puisse l'utopie nous faire avancer. »

À LA TÉLÉVISION



Au cours du carême, KTO consacre une émission spéciale de débat et de reportages au combat contre la faim dans le monde mené par le CCFD-Terre Solidaire.
Mercredi 18 mars 2015 à 20h40. Et sur : ktotv.com



L'ÉGLISE ET LA QUESTION ENVIRONNEMENTALE

La transition écologique est devenue une grande cause mondiale. Il ne s'agit pas seulement de dégradation de l'environnement, d'appauvrissement des ressources naturelles ou de menace climatique, mais de la nécessité de changer de modèle de développement. Ce n'est pas un luxe de pays riches puisque les pays les plus pauvres risquent d'en souffrir d'autant plus qu'ils n'ont pas toujours les moyens de s'adapter aux nouvelles conditions de vie. Nous sommes tous embarqués dans un seul monde et nous sommes tous interdépendants. L'écologie est la prise de conscience de la finitude de ce monde.



François Euvé,
Jésuite,
Rédacteur en chef
de la revue *Études*

Depuis les années 1960, des communautés chrétiennes se sont engagées dans la réflexion et dans l'action. Les institutions catholiques n'ont pas toujours été à la pointe du combat, mais des raisons théologiques poussent à l'engagement.

La prise de conscience la plus significative est que le salut n'est pas hors-sol, il ne se joue pas en dehors du monde concret dans lequel nous vivons. « Le salut définitif, que Dieu offre à toute l'humanité par son propre Fils, ne s'accomplit pas en dehors de ce monde » (Compendium de la doctrine sociale, 453). Ceci est vrai au titre non seulement de la Création, mais aussi de l'incarnation de Dieu et de la résurrection de la chair. Le christianisme n'est pas la religion du « salut de l'âme » en dehors du corps.

On a longtemps compris cela comme une transformation de la nature dans la ligne de ce que permettait la technique moderne, le travail humain contribuant à la construction du Règne de Dieu

(cf. l'œuvre de Teilhard de Chardin). Aujourd'hui, nous percevons mieux que poursuivre la Création passe par une attention plus grande aux autres créatures et une capacité d'émerveillement devant leur grande diversité, malheureusement souvent menacée par l'activité humaine.

L'apport biblique consiste d'abord à affirmer la bonté du créé. Ce que Dieu crée ne contient aucun mal. L'origine des choses est entièrement bonne. Cela contredit certes notre expérience trop commune du mal. Mais la Bible affirme que le mal est entré dans le monde et, donc, qu'il n'est pas voué à y rester éternellement. Selon le Livre de la Sagesse, « les semences de l'être sont salutaires » (1,14). Si la nature peut sembler parfois menaçante à l'égard de l'homme (les catastrophes naturelles, les épidémies), elle n'est pas radicalement mauvaise. Cela soutient l'espérance que les forces de mort ne l'emporteront pas en dernière instance.

« Le Seigneur Dieu prit l'homme et le conduisit dans le jardin d'Éden pour qu'il le travaille et le garde. »

Genèse 2,15

Le fait que le monde ne soit pas bon indique qu'il est en développement, en genèse. La Bible ne nous invite pas à rêver à un âge d'or perdu, un paradis terrestre qui aurait existé autrefois, avant l'humanité. La paléontologie nous apprend d'ailleurs que le vivant est en perpétuelle évolution, qu'il se transforme en permanence. Cette transformation peut être vue comme la recherche tâtonnante d'un mieux-être. Par son action, l'humanité peut entraver cette quête, mais elle peut aussi l'accompagner, voire la diriger.

SOUMETTRE ET DOMINER ?

Parmi les créatures, seule l'humanité, hommes et femmes, est dite créée « à l'image de Dieu » (Genèse 1,26). L'humain a un rôle propre à exercer au sein du monde naturel. Le texte biblique emploie deux verbes qui ont fait couler beaucoup d'encre : « soumettre » et « dominer » (Genèse 1,28). Cela ne veut pas dire que Dieu invite l'homme à exploiter violemment une nature dont il serait comme le « maître et possesseur » (Descartes, *Discours de la méthode*). Soumettre ne signifie pas dévorer. Ces mots doivent être compris dans le sens des images qui viendront plus loin dans le texte, celle du jardinier (garder et cultiver le jardin : pas seulement le garder, mais aussi le cultiver !) et celle du berger. Le « bon berger » prend soin de son troupeau, comme le rappelle le prophète Ezéchiel.

D'autres textes bibliques, comme le Psaume 104 et le livre de Job, placent d'ailleurs l'humanité en position moins dominante que le livre de la Genèse. C'est – soit dit en passant – prendre la Bible dans son ensemble... Cela souligne la solidarité profonde des créatures, que la réflexion écologique nous fait mieux percevoir. On n'a pas toujours remarqué que la première nourriture de l'humanité, selon la Genèse, était végétarienne et que les animaux n'avaient pas le même régime alimentaire qu'elle (Genèse 1,29-30). L'auteur du texte a certainement conscience qu'il s'agit d'une utopie. Mais elle attire l'attention sur le fait que se nourrir suppose le respect de la vie.

FAIRE RÉUSSIR LA CRÉATION !

On peut souligner une dernière idée. L'insistance sur la notion de création signifie que le monde n'est pas un système inerte, une mécanique qu'il suffirait d'entretenir, une horloge comme le disait Voltaire. Sa nature irait plutôt du côté de la vie, qui se renouvelle sans cesse. Cela doit susciter l'admiration devant le miracle de la vie, que nous ressentons en particulier face à toute naissance.

Il ne s'agit pas tant de conserver les choses en l'état (identifier l'écologie à la conservation est un peu court) que de permettre à cette créativité de se poursuivre. Benoît XVI parle d'un devoir de « laisser la terre aux nouvelles générations dans un état tel qu'elles puissent elles aussi l'habiter décemment et continuer à la cultiver » (*Caritas in veritate*, § 50). Il revient aux créatures la tâche de « faire réussir » la Création, selon l'expression du théologien Antoine Delzant.

La créativité n'est pas le monopole de Dieu. La créature humaine est invitée à devenir à son tour créatrice. Mais pas elle seulement. Pourquoi les autres créatures ne pourraient-elles pas, à leur tour, s'inscrire dans ce grand mouvement de (re)génération ? Dans cette perspective, elles ne sont pas seulement des « choses » à disposition de l'homme. Elles bénéficient, à leur mesure, d'une capacité créatrice. S'il y a conservation, ce serait plutôt celle de la capacité créatrice. Préserver la biodiversité n'est pas seulement utile ou esthétique ; c'est reconnaître que la grande multiplicité des êtres est favorable à la Création.

Cela suppose de savoir limiter son action. Dieu peut tout faire, certes. Il est tout-puissant. Mais il décide de ne pas faire, de ne pas exercer sa toute-puissance au détriment des autres êtres. Le couronnement de son acte créateur, selon la Genèse est le septième jour, le « sabbat ». Dieu « arrête » son œuvre créatrice. Ce n'est pas par fatigue ! Mais c'est le signe qu'il permet alors à d'autres instances de poursuivre son œuvre, chacune à sa place.

Le chapitre 11 du livre d'Isaïe présente un tableau de l'état du monde créé à la fin des temps. Tel est le dessein de Dieu : toutes les créatures sont réconciliées entre elles. L'image est célèbre : le loup et l'agneau ont le même pâturage. Vision là encore utopique. Mais elle exprime bien une extension cosmique de la communion des saints. De même que la violence entre les humains aura disparu dans le Royaume de Dieu, elle ne régnera plus entre les créatures. Le salut est l'alliance entre Dieu et l'ensemble des créatures.

Cela est encore loin, mais des signes existent d'une réconciliation anticipée. Saurons-nous les percevoir ?

Lire aussi :

- François Euvé : « Principes d'une écologie chrétienne », *Études*, avril 2012.
- Documents d'Église : Compendium de la doctrine sociale ; Benoît XVI, *Caritas in veritate* (48-51) ; Conférence des évêques de France, *Enjeux et défis écologiques pour l'avenir*, 2012.

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN : L'HOMME ET SON ENVIRONNEMENT, UN LONG PROCESSUS D'INTERACTION

Dans l'inconscient collectif, la préoccupation environnementale se concrétise au cours du XX^e siècle. Elle semble donc ne pas avoir existé auparavant. Un seuil a été atteint qui a révélé brutalement l'impact de l'activité humaine sur notre espace vital et sur nous-mêmes. L'Homme est ainsi jugé comme le prédateur de sa maison. Associé au développement, il n'en faut pas plus pour que ce phénomène conduise à rejeter l'enfant avec l'eau du bain. La nature devait être un lieu merveilleux que l'Homme est venu perturber. À l'opposé de cette vue simpliste, il convient de mettre en perspective l'histoire de notre humanité, ce long processus d'évolution depuis 13,8 milliards d'années.



Hilaire Giron,
Président
de l'Association
des Amis de Pierre
Teilhard de Chardin

Pierre Teilhard de Chardin, géologue et paléontologue a observé ce processus qui est à l'origine de sa vision phénoménologique de l'évolution. Que peut-on en dire ? Tout d'abord, la Nature avant l'arrivée de l'Homme est un champ de violence et de déchaînement d'énergies avec cataclysmes. Entre 50 et plus de 80 % des espèces vivantes ont disparu à cinq reprises en raison de ces cataclysmes. De plus, l'interaction permanente des systèmes et leur régulation se fait aussi dans la violence puisque dans la chaîne alimentaire, la règle générale est « manger ou être mangé ».

LES ÉTAPES D'UNE ÉVOLUTION

Mais avec son arrivée, l'Homme crée un point de rupture. Il subissait la violence de la Nature et, de par son intelligence et son activité laborieuse, c'est lui qui a eu progressivement un impact sur la nature dont il était l'esclave, dans une chaîne alimentaire des mammifères somme toute très banale. Il devient acteur majeur de la suite de l'histoire et c'est ainsi que nous passons progressivement de la phase de socialisation de l'expansion à la phase dénommée par Teilhard, socialisation de compression. Elle se comprend aisément dès l'instant où, la terre recouverte par l'espèce humaine ne peut plus évoluer par « expansion » sur un espace devenant limité. Elle doit donner lieu à une autre organisation entre les hommes.

Teilhard voit alors la Terre se resserrer sur elle-même, comme prise entre les mâchoires d'une formidable pince. Il écrit : « Maintenant, du pôle Nord au pôle Sud, il y a des hommes partout, des hommes qui se multiplient de plus en plus vite. Ils ne peuvent plus, comme autrefois, se répandre dans les espaces vides de la Terre. Si bien que, pour survivre, ils n'ont plus qu'une solution : s'organiser ». C'est-à-dire créer encore plus d'organes communs, se collectiviser, s'unifier, se fondre les uns dans les autres. Ce processus de mise en réseau

planétaire des hommes est précisément l'action d'évolution nouvelle, projetée par Teilhard, qui se poursuit, nouvelle couche maintenant « pensante » (« noos » en grec) qu'il dénomme noosphère. Elle vient naturellement par compression de celle de la vie occupant maintenant toute la terre : la biosphère. Autrement dit avec cette nouvelle phase, l'évolution cesse d'être biologique pour devenir majoritairement socioculturelle.

L'Homme se trouve en capacité d'intervenir massivement et rapidement sur l'aménagement des territoires, les sources d'énergie, la gestion des matières premières, le cours des fleuves, le climat, etc. Ces interventions ont pour lui de nombreuses conséquences bénéfiques. Qui pourrait se montrer hostile à l'éradication de maladies endémiques et à l'accès à une vie meilleure de milliards d'hommes et de femmes ? Mais elles ont aussi des effets inquiétants : épuisement des ressources naturelles et diminution de la biodiversité, pollutions multiples, réchauffement climatique, accroissement des tensions interhumaines, etc. Ces difficultés conduisent aux crises que nous connaissons, crise énergétique et climatique, crise alimentaire et hydrologique, crise financière et économique, toutes liées à une vision « court-termiste » et bien souvent individualiste.

L'UNION CRÉATRICE

Dès 1948, Teilhard avait perçu ce problème lorsqu'il écrivait¹ : « Nous avons, sans doute par méconnaissance, abusé des énormes ressources énergétiques fossilisées que recèle la terre. Ces ressources faciles à utiliser, nous ont, en termes d'évolution, permis de franchir une énorme étape. Nous sommes maintenant au milieu d'un gué ». Et pour que ce gué puisse être franchi, il ajoutait : « Dans notre hâte d'avancer, ne brûlons pas imprudemment nos réserves, au point que notre progression soit arrêtée faute de ravitaillement ».



© Isabelle Teboul

Teilhard montre ainsi que l'Homme doit passer à un autre stade dans la construction de la Terre. Pour lui, le respect de la diversité est l'une des conditions de l'évolution. Le véritable progrès doit reconnaître et développer les talents et particularités des différentes personnes. Seule une association de personnes réalisée librement, par affinité mutuelle et par attrait collectif pour l'unité d'un monde en croissance vers l'Esprit, peut être viable.

Cette union des personnes s'opère alors sous l'effet de l'amour, un amour d'autant plus vigoureux et actif, que les personnes sont elles-mêmes en communion avec un Centre unificateur, un Esprit de la Terre. C'est l'union créatrice.

C'est pourquoi Teilhard peut préciser² : « La socialisation, dont l'heure semble avoir sonné pour l'Humanité, ne signifie pas du tout, pour la Terre, la fin, mais bien plutôt le début de l'ère de la Personne... ». La prise en masse des individus s'opère, non point dans quelque mécanisation fonctionnelle et forcée des énergies humaines, mais dans une conspiration animée d'amour. L'amour a toujours été soigneusement écarté des constructions réalistes et positivistes du monde. Il faudra bien qu'on se décide un jour à reconnaître en lui l'énergie fondamentale de la Vie.

L'Homme devient ainsi, dit Teilhard, la flèche de l'évolution. En lui repose la capacité de co-créer le monde avec Dieu. Il est donc responsable de cette Terre et de son devenir. Les techniques d'observation de la Terre par les satellites nous donnent aujourd'hui une vision précise de l'évolution de

« Nous passons progressivement de la phase de socialisation de l'expansion à la phase dénommée par Teilhard : socialisation de compression. Elle se comprend aisément dès l'instant où, la terre recouverte par l'espèce humaine ne peut plus évoluer par « expansion » sur un espace devenant limité. Elle doit donner lieu à une autre organisation entre les hommes. » — Hilaire Giron

la « santé » de notre terre et de son devenir, phénomène jamais observé à ce point par le passé. La construction de la Terre avec un réseau planétaire d'êtres conscients de leurs actes et de leur impact, est donc un processus structurellement écologique. En quelque sorte, l'intrication planétaire de la mondialisation de nos flux d'activités et de nos réseaux d'information nous lie tous à une même obligation de coopération, si nous ne voulons pas périr. Et pour Teilhard, c'est par l'énergie d'une relation « cœur à cœur » que ce lent processus sera monté vers l'Esprit. La mise en perspective de ce gigantesque phénomène depuis le big-bang, nous montre une convergence sur la longue durée qui nous apporte une espérance pour l'action. ●

¹ « Les directions et les conditions de l'avenir », Tome 5 des Œuvres, *L'Avenir de l'Homme*, p. 300

² *L'Avenir de l'Homme*, p. 120

L'ÉCORESPONSABILITÉ, L'URGENTE CONVERSION

Le mouvement semble irréversible : en quelques décennies, la thématique de la responsabilité écologique, réservée jusque-là à quelques ONG environnementalistes, est complètement passée dans les sphères politique, sociale et économique, sans coup férir. Bien sûr, ce passage est loin d'avoir converti tous les coeurs. Mais le succès rapide d'une expression telle que le « développement durable » témoigne de profondes mutations en cours.

Partout, la manifestation de plus en plus évidente des limites du modèle économique dominant actuel s'impose. Épuisement, corruption, pollution, forment un fil rouge de l'actualité qui s'exprime aussi bien dans la mondialisation économique que dans les réalités environnementales. Et à chaque fois, ce sont les communautés les plus faibles qui en souffrent le plus : communautés humaines des régions pauvres mais aussi formes animales et végétales rares ou sauvages, détruites à grande échelle.



Dominique Lang,
Assomptionniste,
journaliste
à l'hebdomadaire
Pèlerin

De cette prise de conscience des effets pervers de nos pratiques actuelles, des conversions peuvent finalement émerger.

Si dans les milieux chrétiens, beaucoup de fidèles l'ont bien compris sur un plan personnel, les structures ecclésiales manifestent encore une prudente inertie. Pourtant, depuis trente ans, les grands discours des papes ont bien dénoncé les dangers de la crise écologique en cours, analysée comme une crise éminemment morale. L'encyclique *Caritas in veritate* du pape Benoît XVI reconnaît clairement le souci écologique comme un nouveau pan de la doctrine sociale de l'Église à côté des thématiques traditionnelles de la paix, de la justice, du travail ou de la famille. Entre « développement intégral » et « écologie humaine », les chrétiens sont urgément invités à manifester leur cohérence de vie et de foi dans ce domaine.

**Reste donc maintenant à mettre collective-
ment ces appels à l'œuvre dans le tissu ecclésial
lui-même.** Un document récent (2012) des évêques de France proposait quelques pistes simples pour agir¹. Mais il faut bien reconnaître que le texte est resté souvent lettre morte dans la multitude des urgences pastorales. Peut-être que les temps

liturgiques de la conversion, comme celui du carême, pourront jouer là leur rôle d'aiguillon ? Déjà, dans le monde, des conférences épiscopales ou des mouvements donnent à cette occasion des pistes concrètes pour changer de modes de vie. En France, une campagne récente pour vivre un « carême sans viande » montre que la transition écologique constitue d'abord un appel à plus de cohérence et à la joie d'une vie enracinée dans une sobriété plus heureuse. Et, depuis le 1^{er} juillet 2014, une invitation à vivre un jeûne volontaire chaque premier jour du mois, se poursuit pour mobiliser les consciences aux décisions à prendre au cours du sommet climatique qui se déroulera à Paris en fin d'année².

UNE ÉGLISE QUI ACCOMPAGNE LA CRÉATIVITÉ SOCIALE

Cette cohérence passe aussi par une articulation plus assumée entre notre respect dû à la Création et notre espérance de salut manifestée dans le Christ à la lumière de ce que les premières communautés chrétiennes expérimentaient déjà par le partage et la mise en commun des biens. Si, comme le rappellent souvent ses responsables, l'Église catholique n'a pas de solution toute faite aux défis actuels du réchauffement climatique ou de la perte de la biodiversité mondiale, elle doit cependant assumer sa prétention à être « experte en humanité ». Et cela passe par la capacité à faire confiance aux lieux de créativité sociale, comme elle l'a toujours fait dans les temps de crise. C'est comme cela qu'elle peut faire émerger (ou accompagner) des contre-modèles économiques, des solidarités d'un nouveau genre et des lieux concrets aux modes de vie prophétiques. Là, la force de son réseau mondial peut jouer un

DANS LA PRESSE

L'hebdomadaire *Pèlerin* publiera un reportage sur une action phare d'un acteur de solidarité internationale dans les pays du Sud, pour accompagner le lancement de la Campagne de carême du CCFD-Terre Solidaire.

PELERIN



© Daniel Herard

« L'Église a une responsabilité envers la Création et doit la faire valoir publiquement aussi. »

Pape Benoît XVI, encyclique *L'Amour dans la vérité*, § 51

La COP21, un événement majeur en 2015

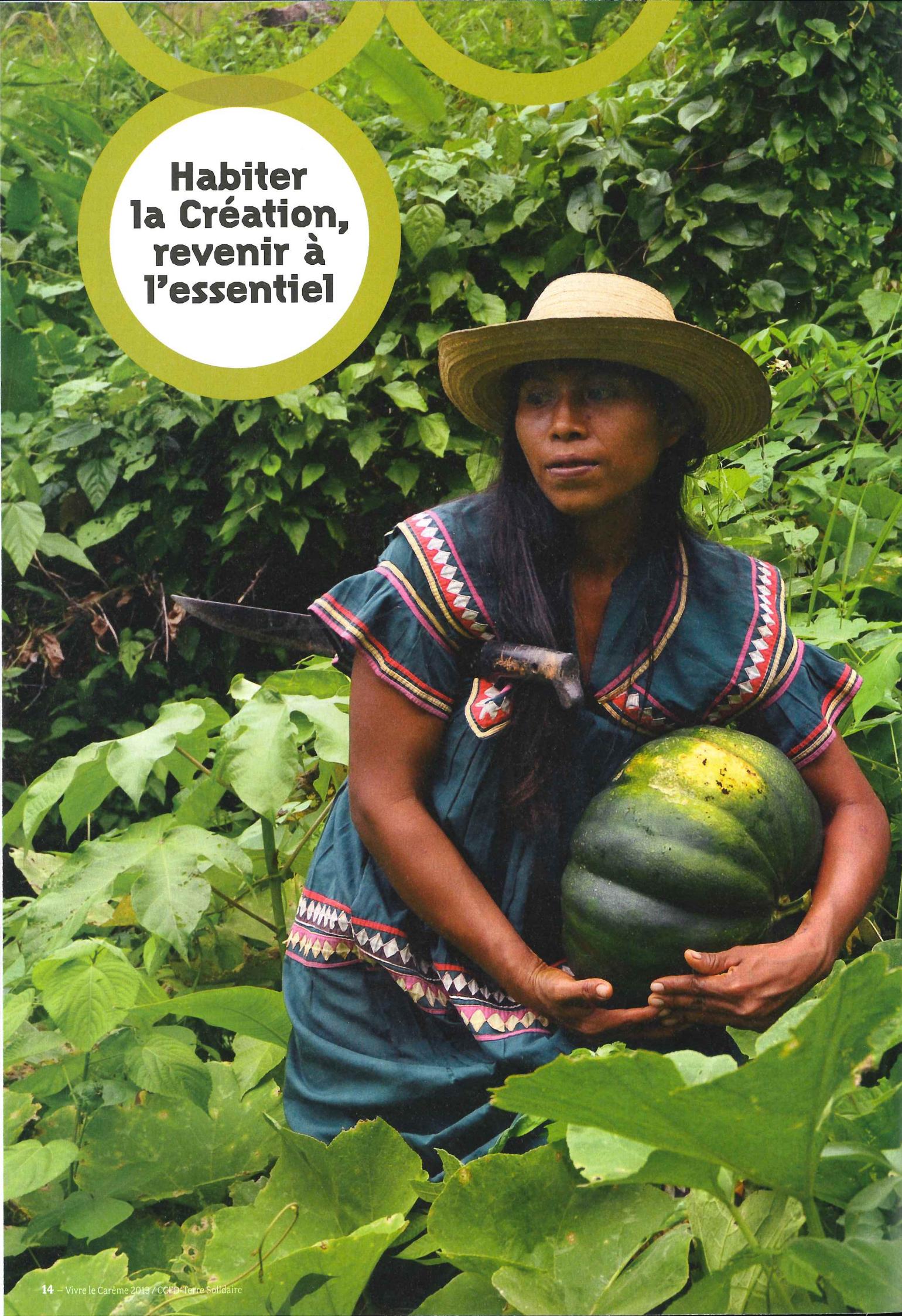
La France accueillera, en décembre 2015, la conférence annuelle de la Convention cadre des Nations unies sur les changements climatiques (CNUCC, dont ce sera la « COP21 »). Cette conférence va revêtir une importance particulière, dans la mesure où elle devrait permettre d'aboutir à un accord international, idéalement « contraignant », engageant l'ensemble des pays en matière de lutte contre le changement climatique et non plus uniquement les pays développés comme c'est le cas actuellement avec le Protocole de Kyoto (et ce, tout en prenant évidemment en compte leurs responsabilités et capacités respectives). En tant que future présidente de cette conférence, la France a un rôle-clé à jouer dans ce cadre et doit se montrer exemplaire. Le CCFD-Terre Solidaire se mobilisera tout au long de l'année autour de cet événement.

¹ Conférence des évêques de France (CEF), *Enjeux et défis écologiques pour l'avenir*, Bayard-Cerf-Fleurus-Mame, Collection « Documents d'Église », 80 p.

² Plus d'informations sur le site : <http://chretiensunispourlaterre.wordpress.com/category/jeune-pour-le-climat/>

³ Suite à leur chapitre général, où de toute part il a été demandé de travailler les enjeux des défis environnementaux actuels, la Compagnie s'est mise au travail, publiant quelques mois plus tard un document stimulant, intitulé « Guérir un monde brisé », invitant notamment toutes les communautés, écoles et institutions jésuites à devenir acteur du changement en ce domaine.

⁴ Texte de l'audience générale du 5 juin 2013.



Habiter la Création, revenir à l'essentiel

« Nous aimons cette magnifique planète où Dieu nous a placés, et nous aimons l'humanité qui l'habite. La terre est notre maison commune et nous sommes tous frères. »

Pape François, exhortation apostolique *La joie de l'Évangile*, § 183

Le carême est un temps de conversion nécessaire avant d'entrer dans la joie de Pâques. Cette conversion est radicale, elle n'est pas un simple petit changement, elle est une dynamique, un mouvement qui à terme, nous permettra d'être ressuscités en Jésus-Christ.

Aujourd'hui une telle transformation peut faire peur. Pris dans nos habitudes, attachés à un certain confort parfois très matérialiste, nous ne parvenons pas à lâcher prise, à faire confiance au Christ malgré son appel. **Pourtant cet effort de conversion est plus que jamais nécessaire.** Nous devons changer, chacun à partir de ce que nous sommes, dans notre vie personnelle et collective. Nous devons changer, pour nous-mêmes, pour les autres et pour ceux qui viendront. Il est indispensable de prendre conscience de la nécessité de la solidarité, y compris au-delà de nos frontières, car sans

elle nous ne pourrons pas trouver la force d'accomplir ce changement et surmonter les défis écologiques et humains qui sont devant nous.

Comment ma privation durant ce temps de carême m'appelle à redécouvrir l'essentiel et à réorienter ma vie, non pas pour être plus, mais être mieux à l'image du Christ ?

Afin de trouver les occasions d'une telle mise en mouvement, nous vous proposons des idées d'animations spirituelles et liturgiques pour rythmer ce temps de carême.

– Des propositions pour faire de ces cinq semaines de carême un temps de conversion progressive jusqu'à Pâques, autour d'un visuel à contempler, un vitrail qui nous fait passer de l'ombre à la lumière !

– Des propositions pour faire de la messe du cinquième dimanche de carême, un lieu de ressourcement à la lumière de Dieu, afin de trouver la sève nécessaire pour s'engager dans le monde à la suite de Jésus-Christ.

– Des propositions pour faire du don, signe de partage avec toute l'humanité, la plus belle des prières.

– Des propositions pour vivre le sacrifice du jeûne comme un signe de vie nouvelle.